



« La curiosité envers l'autre
est une attitude typiquement européenne »

Rémi Brague

Les Racines de l'Europe 1/2

Par Danièle Masson

Introduction

Disons tout de suite que mon champ d'investigation, ce n'est pas l'Europe politique, Europe fédérale ou confédérale, Europe des nations ou supranationale ou des régions, mais l'Europe civilisationnelle, et donc, en grande partie, passée. Ce qui ne veut pas du tout dire une pavane pour l'Europe défunte, car le passé nourrit le présent et l'avenir. Et je songe au joli mot de Gustave Thibon : « *quand je vois se pourrir une racine, j'ai pitié des fleurs qui demain sécheront, faute de sève* ». Eh bien, en étudiant les racines de l'Europe, nous irons sans cesse, en pensée, de la racine à la sève et de la sève à la plante, c'est-à-dire à ce que pourrait être l'Europe de demain.

Pour cela, je vous propose un plan :

1) Qu'est ce que l'Europe ? Un espace géographique ou une figure spirituelle ? On pourra trouver des réponses partielles en se tournant vers la figure mythologique d'Europè, et en rappelant le choc des civilisations comme facteur d'identité européenne.

2) Nos racines ou nos sources : les mères-patries de l'Europe, Athènes, Jérusalem, Rome et leur fusion sous-tension.

3) Ces mères-patries ont-elles forgé une âme européenne ? Si oui, comment la définir ?

4) Quelques actes fondateurs de l'Europe, de Constantin à Charlemagne, actes qui pourraient servir de points de repère pour l'Europe d'aujourd'hui.

Et puis au fur et à mesure de mon exposé, je vous inviterai à la lecture de quelques livres sur les racines de l'Europe, dans lesquels j'ai puisé.

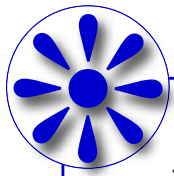


Enlèvement d'Europé par Zeus métamorphosé en taureau

I – Qu'est ce que l'Europe ?

L'Europe ne va pas de soi. Au contraire de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Australie, gigantesques îles ou presqu'îles, et donc faciles à identifier. En revanche, l'Asie et l'Europe ont des limites incertaines, et se définissent l'une par rapport à l'autre.

D'où deux tentations : réduire ou étendre exagérément l'Europe. De Gaulle voulait l'Europe de l'Atlantique à l'Oural. Paul Valéry y voyait « *une sorte de cap occidental du continent asiatique* ». Mais cette Europe, il proposait de l'étendre à tout ce qui gravitait autour de la Méditerranée et des influences méditerranéennes. Pour lui, l'Égypte et la Phé-



nicie étaient des préfigures de la civilisation européenne, et il ajoutait : « *Smyrne et Alexandrie sont d'Europe comme Athènes et Marseille* ». Ce qui, vous l'avouerez, n'a rien d'évident.

Alors vient une tentation inverse : puisque l'Europe n'est pas un espace défini d'emblée, on la nie comme espace, on en fait une idée. Husserl par exemple y voyait une pure figure spirituelle, non une réalité historique et géographique : « *là où il y a une parenté entre les œuvres, là est l'Europe* ». Plus caricatural, un journaliste disait à France Culture : « *L'Europe est partout où il n'y a pas de peine de mort* ». Plus pervers, Bernard Kouchner liait les deux tentations, la tentation de l'espace et la tentation de l'idée : « *L'Europe est née à Pristina* » disait-il. Que l'Europe soit née à Pristina, capitale du Kosovo aujourd'hui majoritairement albanais et musulman, mais que les Serbes considèrent comme le berceau de leur civilisation, et qu'ils ont naguère peuplé de monastères, c'est tout le paradoxe d'une Europe dimmhitisée.

Digression mythologique

Pour essayer de cerner les traits de l'Europe, à la fois réalité géographique et figure spirituelle, mais pas l'une sans l'autre, je vous propose de remonter jusqu'à la mythologie.

Europè, chez les Grecs anciens, c'est une princesse phénicienne que Zeus rencontre sur une plage de Tyr et de Sidon. Il s'en éprend, et se métamorphose en un taureau éblouissant de blancheur. D'abord effarouchée, Europè s'approche, s'assoit sur son dos, et aussitôt Zeus s'élanche sur la mer, l'emmène en Crète et de cette union naîtront trois enfants, dont Minos, roi de Crète ; d'où la civilisation minoenne, ou crétoise, première grande civilisation grecque.

De tout cela, on peut tirer quelques traits spécifiques de l'Europe, que je vous invite à découvrir dans un livre récent de Jean François Mattei : *Le regard vide, essai sur l'épuisement de la culture européenne*.

1) Europe est née au Liban, princesse éponyme d'un continent qu'elle n'abordera pas. De même l'Europe, dont la culture profane est d'origine grecque et la religion d'origine juive, prend sa source hors d'elle, loin d'elle. Le propre de l'Europe, c'est l'appropriation de ce qui lui est étranger, ce que Rémi Brague, dans *Europe, la voie romaine* et après lui Mattei, appellent la secondarité de l'Europe : l'Europe n'est pas naturellement l'héritière d'Athènes et de Jérusalem, elle opère une captation d'héritage en empruntant à ces civilisations aussi proches de l'Orient que de l'Occident, et fondant ainsi son unité culturelle.

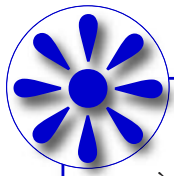
Et l'intermédiaire c'est Rome, qui joue le rôle de voie, de passeur de culture, d'aqueduc au sens symbolique du terme. Si bien que grâce à Rome l'Europe devient gréco-latine et judéo-chrétienne.

2) Europe, enlevée par Zeus, est prise dans un mouvement qui l'emporte irrésistiblement au-delà d'elle. D'où la curiosité, « *curiosité ardente et désintéressée de la Psyché européenne* », selon la jolie expression de Paul Valéry.

3) Europe a un vaste regard, elle est celle qui voit loin, c'est le sens de son nom : *eurus* = large, lointain, et *ops* : la vue. D'où l'esprit critique : le regard d'Europe veut saisir son objet mais le tient à distance pour mieux en cerner le sens ; d'où sa tendance à l'universel et à l'infini, tendance incarnée dans l'Empire romain puis dans le christianisme qui s'inscrit dans le cadre de l'Empire romain disparu. Le christianisme, dit Mattei, amplifie le regard éloigné « *en le faisant porter sur une fin encore plus lointaine : la parousie du Christ en gloire* ».

Le choc des civilisations comme facteur d'identité

Espace géographique, réalité spirituelle, on peut dire de l'Europe qu'elle est une géographie modifiée par l'histoire. Exemple : nous sommes presque tous, ici, j'imagine, opposés



à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Mais nous reconnaissons aussi que la Grèce antique constitue nos racines culturelles. Or, Homère, le grand poète de *l'Illiade* et *l'Odyssée*, et presque tous les présocratiques, sont originaires d'Ionie, c'est-à-dire de la partie occidentale de l'Asie mineure, c'est-à-dire de l'actuelle Turquie. C'est donc plus parce qu'elle est musulmane que parce qu'elle est géographiquement hors d'Europe que nous refusons la Turquie.

Et l'on pourrait dire que ce qui a forgé l'Europe, ce qui a été son ciment, c'est ce que l'on appelle aujourd'hui le choc des civilisations. J'en donnerai deux exemples : la lutte des Grecs contre les Perses, au 5^{ème} siècle avant Jésus-Christ ; le combat contre les Turcs, du 8^{ème} au 17^{ème} siècle après Jésus-Christ.

Entre 490 et 480 avant Jésus-Christ, la Grèce, à Marathon et à Salamine, conquiert sa liberté par rapport à l'empire perse, considéré comme barbare. Le barbare, c'est Xerxès, le roi des Perses. Bien que très supérieurs en nombre (3 millions selon Hérodote, 100 000 selon nos historiens), les Perses sont vaincus par les Grecs, qui attribuent leur victoire à leur maîtrise d'eux-mêmes et au sentiment qu'ils ont d'appartenir au camp de la civilisation. Un exemple ? Xerxès fait passer son infanterie sur un pont de bateaux qui barrait l'Hellespont (les actuelles Dardanelles). Il perd une partie de son contingent dans une tempête : alors furieux, il fait fouetter la mer et y fait jeter des chaînes. « *Frapper de verges la mer, c'est folie de barbares* » disent les Grecs, qui, contre la démesure des barbares (qu'ils appellent *l'hubris*) prônent la mesure et la maîtrise de soi.

La lutte contre un ennemi commun fut pour l'Europe un facteur d'identité. Du 8^{ème} au 17^{ème} siècle, cet ennemi fut l'islam. En 732, même s'il y eut une part de légende dans le reflux spectaculaire des Arabes à Poitiers grâce à Charles Martel, les chroniqueurs et les poètes appellent son armée « *l'armée*

des Européens » et Charles Martel « *le père de l'Europe* ».

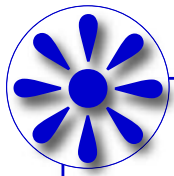
En 800, le jour de Noël, Charlemagne, roi des Francs, est sacré par le pape et couronné « *empereur des Romains* ». Les chroniqueurs assimilent l'Europe et l'empire carolingien : « *Europa vel regnum Caroli* ». Parce que, au dire d'Alcuin, la mission de Charlemagne était de défendre partout l'Église du Christ contre les païens et les infidèles et que Dieu l'avait choisi pour restaurer l'Empire romain.

Après Charlemagne, le mot « *Europe* » se raréfie. Mais au XVI^{ème} siècle, la lutte contre les Turcs forge à nouveau l'identité européenne. Lépante, en 1571, vient d'une volonté du pape Pie V de susciter une ligue européenne : la victoire sur les Turcs est le fait de la conjonction des flottes espagnole, génoise, vénitienne et pontificale, placées sous la direction de Don Juan d'Autriche (un bâtard, ce qui réjouissait fort Gustave Thibon...)

En 1683, la Turquie dresse le siège devant Vienne et échoue devant les forces réunies de l'Autriche, du duc de Lorraine, du roi de Pologne Jean Sobiecki. La vague ottomane entame un reflux sans retour. Auparavant, les voix d'Érasme, de Luther, des évêques anglicans s'étaient faites entendre pour inciter à refouler les Turcs. Le roi d'Écosse Jacques VI, futur Jacques 1^{er} d'Angleterre, assimile la lutte contre les Turcs à « *un combat commun pour la cause publique* », différent dans sa nature des guerres que pouvaient se livrer les princes chrétiens : cette cause publique prend le visage de l'Europe, non plus simple zone géographique mais espace de civilisation à défendre.

L'Europe, un héritage choisi

Cette notion de civilisation entraîne un choix de l'héritage. Rappelez-vous Maurras : « *je suis de Martigues, je suis de Provence, je suis français, je suis romain, je suis humain* ». Le saisissant raccourci de la France à Rome et de Rome à l'humanité oublie l'héritage



celte, l'héritage germanique, l'héritage scandinave. J'ai suffisamment étudié avec mes grands élèves de Terminale (c'était au programme) les aventures des chevaliers de la Table Ronde, le roi Arthur, Guenièvre, Lancelot et cette mystérieuse quête du graal qui est une liturgie païenne réinvestie par le christianisme pour ne pas oublier la matière de Bretagne et tout ce que nous devons aux récits issus du domaine celtique. Et nos romantiques, à commencer par Chateaubriand, ont largement puisé dans la mythologie scandinave et germanique. On peut aussi rappeler le mot d'Emmanuel Berl : « *Ni Tristan, ni Iseut, ni Roméo et Juliette ne sont des Grecs romanisés, convertis par Saint Paul* ».

Mais il me semble que l'Europe civilisationnelle, c'est plutôt l'Europe méditerranéenne grecque, romaine et chrétienne, qu'une Europe germanique et celte. Pour illustrer cela, je vous propose deux citations.

Dans un numéro ancien d'*Éléments*, revue de la Nouvelle Droite, on pouvait lire : « *la Germanie est la vraie parole païenne au cœur de l'Europe chrétienne* », et « *l'Europe future sera un élargissement de l'Empire romain germanique* ». Je n'aime pas trop cette Europe-là. Quant à nos ancêtres les Gaulois, Jean Marie Paupert, qui préfère comme moi l'Europe romaine, disait avec un certain chauvinisme : « *Bienheureuse défaite d'Alésia ! Sans elle nous serions toujours à mâchonner du jargon en cueillant du gui, comme aussi sans Rome et ses légions nos cousins germains s'abruti-raient à trinquer la cervoise dans les crânes de leurs ennemis* ». Déclaration excessive sans doute, mais qui montre que l'Europe c'est aussi l'héritage que l'on choisit, que l'on préfère, que l'on fait fructifier.

Et c'est pourquoi, plutôt que de parler de racines de l'Europe, il vaudrait mieux parler de sources. Le mot « *racines* » implique un déterminisme : on ne pousse pas en dehors de ses racines, mais on puise ou non dans une source, surtout quand il y a plusieurs sources. Face à des sources, on peut faire un choix, et, pour

filer la métaphore, pour puiser à une source il faut d'abord se rattacher à des racines.

II – Les mères-patries

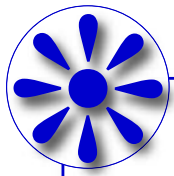
Et donc, nous choisissons, aux racines ou plutôt aux sources de l'Europe, la quadruple empreinte grecque, juive, romaine, chrétienne. Vous connaissez sans doute la définition des peuples européens par Valéry (dans *Variété, la crise de l'esprit*, écrit en 1922) : ce sont les peuples qui ont subi trois influences. Celle de Rome ; Rome comme modèle éternel de la puissance organisée et stable. Celle du christianisme, répandu dans l'espace de la conquête romaine et qui s'étend peu à peu dans le lit de la puissance latine. En conférant par le baptême la dignité nouvelle de chrétien comme Rome conférait à ses ennemis de la veille la citoyenneté romaine, le christianisme débarrasse Rome des dieux attachés à un temple ou à une tribu. Celle de la Grèce, à qui nous devons l'architecture de notre intelligence : les définitions, les axiomes, les théorèmes, les corollaires, les problèmes sont grecs.

Et de conclure : « *Partout où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont une signification, et une autorité, là est l'Europe* ».

Jean Marie Paupert, dans le sillage de Valéry, use d'une image éclairante : Athènes, c'est l'esprit, le cerveau : toutes nos mathématiques, toutes nos biologies, presque toutes nos philosophies sont écloses de cet œuf aux formes parfaites.

Jérusalem, c'est le contrepoids de ce cerveau, c'est l'âme, la contestation des autorités et des lois trop rationnelles.

Rome fusionne le tout, fournit le corps, ordonne les muscles et les nerfs, équilibre les forces, donne l'assise paysanne et la correction juridique.



Et puis le christianisme, en se greffant sur ces trois cultures riches, les a préservées de ce qui, séparées de lui, était leur pente : pour le judaïsme, la théocratie et le messianisme politique. Pour la Grèce, la subtilité d'une pensée dérégulée. Pour Rome, l'absence de métaphysique.

Le christianisme, dit Paupert, est né dans un petit canton juif, fortement hellénisé, du grand Empire romain ; le ferment chrétien n'a pu apparaître que dans le bouillon de culture des trois capitales.

Une fusion sous tension

Et pourtant, entre les trois capitales, il y eut tension, antagonisme, incompréhension.

Incompréhension entre Athènes et Rome que l'on mesure à deux symboles, l'un légendaire, l'autre historique.

Le cheval de Troie, cadeau offert par les Grecs aux Troyens en signe de réconciliation, est un énorme cheval de bois, que les Troyens introduisent dans leur cité et qui est bourré de soldats grecs qui se livrent, la nuit, à l'assaut de Troie : ruse et tromperie sont la règle grecque de la guerre.

À Rome, l'histoire réelle de Régulus : fait prisonnier par les Carthaginois lors des guerres puniques, il est renvoyé par eux au Sénat romain pour plaider la cause carthaginoise, avec promesse qu'il reviendrait, ensuite, à Carthage. Au Sénat romain, il plaide au contraire la cause de la continuation de la guerre, et honore sa promesse en revenant à Carthage, où les Carthaginois le feront mourir en le privant de sommeil et lui cousant les paupières.

Incompréhension entre Athènes et Jérusalem, lors du discours de saint Paul sur l'Aréopage. Les Athéniens étaient tellement polythéistes qu'ils avaient consacré un autel au dieu inconnu de peur d'en oublier un et de s'attirer sa susceptibilité vengeresse. « *Ce Dieu que vous ne connaissez pas, dit Saint Paul, moi je le connais et je vous l'annonce : c'est le Christ* ». Un moment intéressés – un dieu

de plus ou de moins, pourquoi pas ? – les Grecs se moquent de lui quand il évoque la résurrection des morts : « *Nous t'écouterons là-dessus une autre fois* ». Saint Paul ne convertit pas Athènes, aucune épître paulinienne aux Athéniens.

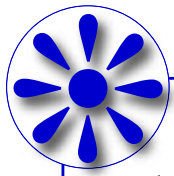
Incompréhension entre Rome et Jérusalem : la grandeur de Rome, c'est l'aboutissement d'un long effort humain, c'est l'inscription dans les paysages, voies romaines, aqueducs, cités, statues. Jérusalem, c'est l'irruption de l'absolu au Sinaï, c'est la Bible, monument immatériel d'Israël. En 63 avant Jésus Christ, Pompée prend Jérusalem et pénètre dans le temple. Dans le temple, pas une statue, pas une peinture, pas un ex-voto, ni étendards déployés, ni boucliers suspendus. Il s'effare de ce vide. Le grand vide du temple de Jérusalem lui inspire une incompréhension totale : « *C'est le choc de deux civilisations* », commente Jean Marie Paupert, qui évoque une fusion sous tension entre les trois capitales.

Cette fusion sous tension, c'est le christianisme qui l'opère. Et le christianisme est originellement, géographiquement, d'abord, oriental. Des trois capitales, une seule, Rome, est indiscutablement européenne. Jérusalem est orientale, Athènes à la lisière de l'Orient et de l'Occident : l'Athénien d'aujourd'hui, quand il va à Paris ou à Rome dit qu'il va *stin Evropi*, en Europe : il y va, donc il n'y est pas, même s'il fait partie de l'Union européenne.

Digression sur Gouguenheim

Et, sur l'héritage de l'Europe, je voudrais vous dire quelques mots du livre de Sylvain Gouguenheim, *Aristote au mont Saint-Michel*. À quoi s'attaque-t-il ? Aux prétendues racines musulmanes de l'Europe, qui devrait son essor à un « *islam des Lumières* » grâce à la transmission d'un savoir grec dont le Moyen Âge européen aurait perdu les clés.

L'auteur montre qu'entre la Grèce et l'Europe médiévale, il n'y eut ni discontinuité ni rupture. Son titre est accrocheur mais réduc-



teur. Jacques de Venise résida au mont Saint-Michel à la fin des années 1120, traduisit des livres d'Aristote du grec en latin, et ses traductions circulèrent dans toute l'Europe : « *Jacques de Venise est le chaînon manquant dans l'histoire du passage de la philosophie aristotélicienne du monde grec au monde latin* ». Jacques de Venise venait de Constantinople, alias Byzance, aujourd'hui Istanbul. Il est de ces Grecs réfugiés de l'empire byzantin, ou fuyant les conquêtes arabes, qui assurent la permanence et la diffusion de la culture grecque dans l'Europe latine.

Mais bien avant Jacques de Venise, ni l'Europe, ni l'Orient n'oublie la Grèce. Gouguenheim rappelle que le Moyen Âge « *obscurantiste* » a été traversé de plusieurs renaissances, qu'il s'agisse de la renaissance carolingienne, qui voit Charlemagne, ascendants et descendants, fascinés par la culture grecque, ou de la renaissance ottonienne où les souverains allemands demandent aux clercs qu'ils « *leur révèlent la finesse hellénique qui est en eux* ».

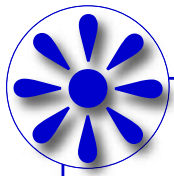
Quant aux chrétientés d'Orient, soumises à la domination perse puis arabo-musulmane, elles entretiennent et transmettent leur culture. L'auteur donne l'exemple de Hunayn ibn Ishaq, chrétien nestorien connaissant parfaitement l'arabe, le syriaque, le grec, qui fut médecin des califes, traducteur, philosophe et théologien et passeur de culture. Gouguenheim rappelle que ni Al Farabi, ni Avicenne, ni Averroès ne connaissaient le grec, et qu'ils n'ont abordé les œuvres grecques qu'au travers des traductions effectuées par les chrétiens syriaques. Il conclut : « *L'héritage oublié* », la « *dette immense* », c'est cela même : « *L'Orient musulman doit presque tout à l'Orient chrétien* ». Énorme hérésie à l'égard du dogme laïc, qui fait dire à Alain de Ribera : « *cette Europe-là n'est pas la mienne ; je la laisse au ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale et aux caves du Vatican* ».

Ce qu'on reproche à Gouguenheim, au fond, c'est de s'inscrire dans la thèse du choc

des civilisations, et de ne pas croire à l'islam apaisé et tolérant du religieux correct, tel qu'il se serait incarné à Cordoue où les trois religions auraient cohabité sans casse. Sa pensée, c'est que pour l'islam, au contraire de l'Europe chrétienne, la Grèce était un univers étranger, en presque tous les domaines : la liberté de la raison grecque est incompatible avec la soumission de l'islam (« *islam* » signifie « *soumission* »), et d'ailleurs le vocable « *ʿaql* » qui désigne la raison ne figure pas dans le Coran. La philosophie, la physique, les sciences rationnelles sont suspectées et ne peuvent être que des activités privées, alors qu'elles sont institutionnalisées et subventionnées dans l'Europe médiévale chrétienne. L'Islam, expansionniste et centripète, fut indifférent à tout ce qui n'était pas lui, tout le contraire de l'Europe. Gouguenheim convoque Rémi Brague à l'appui de son exposé : « *La curiosité envers l'autre est une attitude typiquement européenne, rare hors d'Europe, exceptionnelle en Islam* ».

Les deux Rome

Et cette curiosité, les deux Rome, la païenne et la chrétienne, l'ont pratiquée à un degré inégalé. En 146 avant Jésus Christ, Rome conquiert la Grèce et en fait une province romaine. Mais comme le dit le poète latin Horace « *Graecia capta ferum victorem cepit = la Grèce captive a captivé son farouche vainqueur* », et porté les arts jusqu'au cœur du sauvage Latium. Vers tout à fait extraordinaires, qui montrent que Rome est consciente de la supériorité culturelle de la Grèce, qu'elle assume son propre complexe d'infériorité, et qu'elle veut s'approprier l'héritage hellénique. Dans *l'Énéide*, Anchise aux enfers apparaît à son fils Enée et lui dit : « *D'autres seront de meilleurs sculpteurs, meilleurs astronomes, meilleurs orateurs. Sache bien, Romain, que ta fonction est de gouverner les peuples. Memento, Romane...* » : la Grèce est culturellement supérieure ; Rome devra se contenter du métier des armes et de la politique.



C'est ce qui fit dire à Bernard de Chartres : « *Nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants* » : les géants, ce sont Aristote et les penseurs grecs. Mais les nains, parce qu'ils ont eu l'intelligence de se jucher sur leurs épaules, voient plus loin que les géants.

Rappelons aussi celui qui, avant Romulus et Remus, est à l'origine de Rome dans la mythologie : c'est Enée, le héros troyen, donc oriental, qui, après ses amours tumultueuses avec Didon, est poussé par les dieux à aborder en Italie et, après maintes tribulations, y fonde Lavinium. Romulus, fondateur de Rome, descend d'Enée et lule, dont se réclame Jules César, est le fils d'Enée. Alors que les Grecs sont fiers de leur autochtonie, les Romains avouent ce qu'ils doivent aux autres. Enée est aux antipodes d'Ulysse qui retrouve son foyer après vingt ans d'errance et d'aventures, mais il n'est pas sans correspondance avec Abraham qui, sur ordre de Dieu, quitte sa terre et la maison de son père. Entrant dans Canaan, les Hébreux habitent des maisons qu'ils n'ont pas bâties et cueillent les fruits d'arbres qu'ils n'ont pas plantés.

Rome a été à la fois conquérante et par nature curieuse et assimilatrice : alors qu'en Grèce, le droit de cité se transmettait de père en fils et était rarement accordé à l'étranger, l'empire romain, au fur et à mesure de son extension territoriale, étendait avec une générosité croissante la citoyenneté romaine, jusqu'à l'édit de Caracalla (212 après JC) qui en fit don à tous les hommes libres de l'Empire, mais cette citoyenneté impliquait une communauté de destin et imposait la participation aux obligations sociales et culturelles, distinguant ainsi le citoyen romain du barbare.

Rome avait vocation à l'universel ; on le sent dans le mot de Térence qui a un accent préchrétien : « *Homo sum, et nihil humanum alienum a me esse puto* : je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Il faut rappeler le jeu de mot d'Ovide, dans *les Fastes*, sur *urbis* (la ville : Rome) et *orbis*

(le monde) : la ville et le monde ne forment qu'un seul lieu : prémices de la bénédiction papale, donnée le matin de Pâques « *urbi et orbi* », à Rome et au monde.

L'unité de la terre habitée, réalisée par les légions romaines était une préparation à l'évangélisation de celle-ci, dit Saint Augustin. Et la foi chrétienne s'impose en effet dans l'empire romain, conquiert d'abord la société civile, et l'Etat dans un second temps.

Le christianisme greffé sur le peuple juif et qui trouve sa place dans une structure romaine ne renie pas l'ancienne Alliance : il donne à cette alliance une clé de lecture, une clé d'interprétation, alors que pour l'islam le Coran est le sceau des prophètes, qui rend inutile et caduc tout ce qui le précède. Cette manière d'assumer et de faire fructifier l'héritage est spécifiquement chrétienne et spécifiquement européenne : c'est pourquoi Rémi Brague fait de Saint Irénée un père de l'Europe. Pourquoi ? Parce qu'Irénée contredit Marcion qui voulait débarrasser le christianisme de tout l'Ancien Testament, et ne garder d'ailleurs du Nouveau que Saint Luc et Saint Paul amputé. « *Le refus du marcionisme, écrit Brague, est un événement fondateur de l'histoire de l'Europe comme civilisation, car il fournit la matrice du rapport européen au passé* ». Rapport qui est fait de transmission, fécondation, transfiguration du passé, et non rupture avec lui.

Danièle Masson

